Rock en dialecte suisse alémanique : au pays du fromage et du chocolat

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **32 (1986)**

Heft 6

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-848434

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Rock en dialecte suisse alémanique:

Au pays du fromage et du chocolat

Il y a une dizaine d'années, en Suisse alémanique, le monde de la musique rock a subi une petite révolution: les dialectes faisaient leur entrée dans les chansons... Krešimir Hoborka, qui a choisi ce phénomène comme sujet de son mémoire de licence à l'Université de Bâle, évoque ici l'apparition et l'évolution de ce retour des rockers vers leurs racines.

Jusqu'au début des années 70, un amateur suisse alémanique de rock aurait eu bien du mal à s'imaginer sur scène, devant son public, en train de chanter ses couplets dans sa propre langue... Pour les admirateurs de groupes comme les *Rolling Stones* ou les *Beatles*, la perspective d'entendre leur musique préférée dans leur dialecte devait les faire songer immédiatement aux succès allemands rebattus qui prêtent à sourire ou alors aux «Troubadours bernois», modèles guère plus acceptables. A mille lieues de la musique rock, on voyait mal comment le dialecte aurait pu s'y marier.

Tony Vescoli, dont le groupe *Sauterelles* était considéré comme les Beatles helvétiques, écrivait toujours ses textes en anglais – du mieux qu'il le pouvait – et les retravaillait ensuite avec son frère, plus féru que lui dans cette langue. Lui aussi estimait que le paisible idiome d'Heidi était bien peu apte à véhiculer la musique rock issue des grandes cités anglaises et américaines. Il recourait à l'anglais tout naturellement, comme à une chose indiscutable et même justifiée. Celui qui voulait vraiment comprendre les textes n'avait qu'à se les faire traduire.

C'est ainsi que, des années durant, les Suisses ont interprété à d'autres Suisses des chansons qui nécessitaient une double traduction... Mais on ne ressentait guère cela comme une contradiction, car il faut bien le dire, ce n'était pas les histoires qu'on racontait qui comptaient; l'essentiel, c'était la musique et le rythme. Quand l'auditeur comprenait quelques bribes de texte par-ci par-là, il était amplement satisfait; il pouvait ainsi laisser libre cours à son imagination. De toute façon, il possédait déjà un bon bagage grâce à l'écoute de ses groupes

«Frostschutz»

préférés anglo-américains. Pourtant, que le besoin de comprendre le texte n'ait pas été plus vif peut paraître étrange si l'on se replace dans le contexte de la jeunesse des années 60, qui semblait tellement avide de communication et d'échanges d'idées nouvelles. Mais, en même temps, les rêves – d'ailleurs souvent sous l'effet de la drogue – étaient d'abord considérés comme un cheminement vers soi-même, comme un moyen d'élargir sa propre conscience. Mick Jagger, le chanteur des *Rolling Stones,* met le doigt sur cette signification du rêve quand il chante dans «Ruby Tuesday»: «Si tu perds tes rêves, tu perdras la raison.»

En 1967, à l'époque où Jagger écrivait cette chanson, Urs Hofer, d'Interlaken – qui allait devenir sous peu le «père du rock en dialecte» sous le nom de Polo Hofer – passait d'une cave beat à l'autre avec son orchestre.

Vers le succès grâce à la langue maternelle

On y jouait les «tubes» anglais du moment, suivant le mouvement d'inflation des décibels de la musique de scène. Comment s'étonner de ne pas rencontrer un grand succès dans ces conditions? C'est seulement quand Hofer, brisant le tabou de la langue, troque l'anglais contre son dialecte bernois que son groupe, *Rumpelstilz*, fait sensation. Son «Warenhuus Blues» est la toute première production de la musique rock en Schwyzertütsch. Le 45 tours qui comporte cette chanson a été enregistré à Berne, au Sinus-Studio, en 1973. Très vite, *Rumpelstilz* sort son premier album 33 tours, «Vogelfuetter» (Schnoutz 6326 925). Comme référence à la patrie, il contient le chant populaire «Hab oft im Kreise der Lieben», dans un arrangement traditionnel chanté par un chœur d'enfants.

Une fois encore, le contraste est violent entre ses propres origines et la tradition anglo-américaine de la musique rock et c'est pour tenter de surmonter cette opposition qu'on fait ce petit clin d'œil à ses racines en reprenant ce chant populaire tel quel...

Mais cette audacieuse tentative n'a pas eu les faveurs des producteurs de disques qui n'en comprenaient pas l'humour. Lancée à ses propres frais, cette production a pourtant déclenché l'enthousiasme du public qui, lui, ne s'y est pas trompé. Dans les années qui

suivent, *Rumpelstilz* va faire des passages réguliers dans le studio de la Münstergasse à Berne pour enregistrer – toujours avec sa propre régie et à ses frais – les 33 tours suivants: «Füüf Narre im Charre» (Schnoutz 6326 930), «La dolce vita» (Schnoutz 6326 933) et le double album «Fätze u Bitze» (Schnoutz 6641 830). «Füüf Narre im Charre» a d'ailleurs dépassé les 50 000 exemplaires vendus et a été récompensé par un disque d'or. Et, pendant plusieurs années, ce groupe occupera le devant de la scène de la musique rock.

«SPAN» (Photo: Beat Krattiger)

En même temps, comme la bande à Hofer, le groupe zurichois *Lise Schlatt* s'est aussi mis à utiliser le dialecte dans ses chansons. De même pour le groupe bernois *Span* qui, avec celui de Polo Hofer, a été le groupe à obtenir le succès le plus durable dans ce courant de la musique rock.
Après huit ans, les musiciens de *Rumpelstilz* se séparent et Hofer rejoint *Span* pour former un nouveau groupe, *Polo's Schmetterding* qui a recouru au dialecte avec encore davantage de succès. Deux de ses 33 tours, «Tiptopi Type» (Schnoutz 6326 940) et «Enorm in Form» (Schnoutz 6399 138) ont à leur tour été récompensés par un disque d'or. Jusqu'au début des années 80, les deux groupes de Polo Hofer ont été les seuls à se présenter au public avec un répertoire de rock en dialecte. Ensuite, d'autres s'y sont risqués, de sorte qu'on a pu parler d'une «vague de rock en dialecte».

«Frostschutz» et «ExTrem Normal»

Il faut bien reconnaître que peu de choses ont atteint le niveau de la production d'Hofer – que ce soit sur le plan musical ou sur celui du texte. Néanmoins, on peut citer le groupe *Frostschutz* qui, avec son accordéon et ses propres textes pleins de tempérament, s'est taillé une part de succès avec son premier 33 tours «Frostschutz» (Musk mp 815). Il faudrait écouter au moins une fois leur chanson «Zürinacht» dont voici un extrait: «Züri hed Siitewind / De See hed frei / Hotelzimmer läbid gschwind / Irgendwo passiert es Chind / Es Tram hed sich verirrt / En Anarchischt isch underwägs / Mit Deo Spray.» (Un vent latéral souffle sur Zurich / Le lac a congé / Les chambres d'hôtel ont la vie courte / Quelque part on fait un enfant / Un tram s'est égaré / Un anarchiste s'est mis en marche/ Un spray déodorant à la main.)
Le groupe bernois *ExTrem Normal* s'est lui aussi montré d'une insolence rafraîchissante dans son disque «Welcome in Schwitzerländ». Il est étonnant de voir à quel point on recourt aux vieux clichés dès qu'il s'agit de parler de la patrie! Signe peut-être de l'ambiguïté des rapports avec sa propre culture? Des textes comme celui qui suit (dont le titre a donné son nom à l'album 33 tours qui le contient) pourraient le laisser supposer: «Welcome in Schwitzerländ / Dert isch aues no zwäg / Dert isch aues no schön / U d'Lüt die wohne im ne Chalet und mache Chocolat und mache Chäs.» (Bienvenue en Suisse/ Là où tout est sain, là où tout est encore beau/ Les gens habitent dans des chalets et ils font du chocolat et ils font du fromage.)
Vont naturellement surgir dans la suite du texte les deux autres termes évocateurs de «montres» et de «banques»... Car le rock en dialecte se veut aussi volontiers critique à l'égard de la société.
Vers quoi ira-t-il, nul ne peut le dire... Ce qui est certain, c'est qu'il doit son existence à Polo Hofer, qui, il y a treize ans, a osé casser la glace des préjugés et prouvé qu'on pouvait très bien interpréter de la musique rock dans sa propre langue. Comme il est certain que demeurent encore des réticences à l'égard de l'utilisation de la langue et de la culture indigènes dans la musique rock.
En tous cas, la vague de rock en dialecte, née au début des années 80 en Suisse alémanique, semble déjà être retombée... ●